
Biographie de Guizot.

Numéro d'inventaire : 1979.00871

Type de document : article

Imprimeur : Herhan (L.E.)

Période de création : 2e quart 19e siècle

Date de création : 1836 (restituée)

Description : Papier collant au dos; un angle restauré.

Mesures : hauteur : 407 mm ; largeur : 148 mm

Notes : Avec portrait de Guizot..

Mots-clés : Iconographie (personnages et événements liés à l'histoire de l'Education, sauf pédagogues)

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 1

ill.



GUIZOT.

La biographie d'un homme puissant présente de dangereux écueils. Que votre plume dispense l'éloge ou le blâme, au reproche presque inévitable d'être sous l'influence d'un esprit de parti, se joindra, pour peu que votre parole soit facilement élogieuse, un reproche plus grave, tant l'idée d'une servile flatterie se présente naturellement à l'esprit. Nous sentons la nécessité d'échapper à l'un et l'autre de ces reproches, et cependant, quoiqu'il arrive, parmi les hommes aujourd'hui au pouvoir, il est un dont nos flatteurs doivent renfermer la vie. Celui qui, parti d'un point obscur et difficile, après une jeunesse exclusivement consacrée à des profondes études, s'avance d'un pas lent mais ferme, au milieu des révolutions radicales et ministérielles, à travers les haines, les clameurs et les orages, sacrifiant tout à ses principes, acceptant le pouvoir quand ces principes l'y appellent, le quittant sans regret dès qu'ils en sont hannis; celui qui, par l'austérité d'une vie austère, par l'ascendant de sa parole, s'est constitué la personification la plus intime d'une pensée politique, celui-là mérite d'être étudié: il résultera de cette étude des enseignements utiles, ceux qui ressortiront toujours du tableau d'une grande problématique politique. M. Guizot (François), né à Nîmes en 1787, est issu d'une famille protestante. Après avoir fait son éducation à Genève, et s'y être initié à presque toutes les langues européennes, il arriva à Paris en 1805, pour faire son droit. Il se tint pendant quatre ans dans une solitude complète, et refit entièrement son éducation. De 1809 à la restauration, indépendamment de la part qu'il prit à la rédaction de divers journaux, il publia un *Dictionnaire des synonymes français*, un volume *Sur l'état des beaux-arts en France et du salon de 1810*, les *Annales de l'éducation*, son grand ouvrage sur Gibbon et la *Vie des poètes du siècle de Louis XI^e*, prise du point de vue philosophique. Vers 1812, c'est-à-dire à l'âge de vingt-cinq ans, il était en possession de cette chaire d'histoire moderne, où il a fait partie du brillant triumvirat qui s'installa dans la suite à la Sorbonne. M. Guizot arriva à la restauration libre de tout engagement. Dans le silence de sa vie d'études, il avait interrogé bien des systèmes, remisé et en quelque sorte tamisé toutes les idées politiques. Cette espèce de table-rase, où la chute de l'empire laissait une société à refaire, était une belle occasion pour essayer à la pratique ses idées jusqu'alors purement spéculatives: aussi, tandis qu'il publiait *Quelques idées sur la liberté de la presse*, auxquelles succédèrent *Du gouvernement représentatif et de l'état actuel de la France* et *Essai sur l'histoire et sur l'état actuel de l'instruction publique*, il abordait la vie politique active, en qualité de secrétaire-général de l'abbé de Montesquiou. Dans les cent jours, dès qu'on prévint l'issue des événements qui suivirent le 20 mars, c'est lui qui porta aux Bourbons les propositions des libéraux, et le parti de l'émigration fut écarté. A la seconde restauration, M. Guizot fut nommé secrétaire-général au ministère de la justice et maître des requêtes en service extraordinaire. Il quitta le ministère de la justice en 1816, et fit partie du comité du contentieux. En 1817, il fut élevé à la place de conseiller d'état, qu'il occupa jusqu'à ce que le pouvoir échappa des mains de M. Decazes. M. Guizot, qui avait soutenu avec M. Decazes les efforts de la contre-révolution, le suivit dans la disgrâce; son cours même fut suspendu: mais il trouva d'autres voies que le conseil d'état, la tribune et la Sorbonne pour répandre et populariser ses idées régénératrices, et un jour, nous serons tout étonnés de le voir, lui, nouveau-venu, se saisir tout à coup d'un des premiers rôles politiques, et cela naturellement, sans effort, sans intrigue. Par la publication des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, il a rendu un grand service aux lettres en exhumant pour le public ces vieux documents inépuisables, accessibles à peine à la patience de quelques érudits. La biographie de Shakespeare, dont il accompagna une édition du tragique anglais, fut pour M. Guizot l'occasion de grandes considérations sur l'art dramatique. Persuadé que la littérature n'échappe pas aux révolutions de l'esprit humain, « il demande une nouvelle école aussi pour le théâtre; il l'annonce dès 1821; il en indique les caractères, le but et les écarts, ces étranges écarts, la partie de sa prophétie qui s'est si exactement réalisée. Il veut que la littérature pénètre dans les masses, qu'elle s'y fasse instrument civilisateur; puis, par un réveil de ses instincts d'homme d'état, le gouvernement et la poésie, dit-il, doivent exister pour tous et suffire à la fois aux besoins des masses, et des classes élevées. » Ses *Essais sur l'histoire de France*, son *Histoire d'Angleterre*, son *Cours d'histoire moderne* repris en 1828, continué jusqu'à 1830 et publié en six volumes, le mirent au premier rang parmi les savants. Mais tel est la transition de sa vie littéraire à sa vie politique. Député de Lisieux en 1829, il participe à la rédaction de l'adresse des 221. « La vérité a assez de peine pour pénétrer jusqu'au cabinet des rois; ne l'y renvoyez pas faible et pâle », s'écrie-t-il dans la discussion en écartant tous les amendements. Le danger venu, le bruit du canon ne l'inflimide pas: il est de toutes les réunions, rédige la protestation des députés, et est à la fois porté au ministère par la commission de l'Hôtel-de-Ville et par le lieutenant-général du royaume. Mais sa volonté étant de creuser un lit à la révolution et de l'y renfermer, la popularité l'abandonna, et le système du mouvement resta seul au pouvoir. Le système de résistance revint avec Casimir Perrier, homme d'action suriot, qui appliquait d'instinct les principes élaborés par la réflexion des doctrinaires, et qui lutta dans la rue et à la chambre, où M. Guizot le soutenait de toute la puissance de sa parole. Casimir Perrier mort à la peine, le 11 octobre amené naturellement le gouvernement doctrinaire, cet équilibre politique, qui, après avoir choisi dans les différentes écoles ce qu'il y a trouvé d'idées utilement applicables, s'est fait exclusif, marchant avec les majorités quand elles acceptent ses idées, s'en séparant et vivant à part soi quand elles n'en veulent plus, n'hésitant pas de recourir à des mesures sévères que n'excuse pas toujours la violence des partis, mais qui tiennent à sa roideur de principes; système dont tout le faix pèse sur M. Guizot. Ce n'est pas que M. Guizot aime à se placer au premier rang. Pourvu que le pouvoir soit à ses doctrines, quel que soit son poste, il saura imprimer le mouvement et le diriger. Le poste qu'il choisit, c'est celui où il y a le plus de bien à réaliser, c'est l'instruction publique, qu'il aurait pu souvent échanger contre d'autres ministères. Là, il tient en main le plus puissant moyen de civilisation, et ne craignez pas qu'il le laisse inactif, ce moyen. Le rétablissement de la classe des sciences morales et politiques de l'Institut, dont il fait actuellement partie, la loi sur l'instruction primaire, la création des écoles normales et de la chaire de droit constitutionnel, son projet de loi sur l'éducation secondaire, sa sollicitude administrative pour satisfaire à tous les besoins, lui ont valu les suffrages de l'opposition la plus exigeante. Partisans et adversaires, tous ont applaudi à ses efforts et à ses succès. L'espace nous manque pour suivre M. Guizot dans les détails de sa vie publique; nous dirons seulement qu'il est consciencieux, grave, d'une intrépidité calme, moral, religieux même, cherchant peu à grossir sa cour quand il est au pouvoir, mais conservant ses amis dès qu'il rentre dans la vie privée. Rien n'est plus propre à faire ressortir la puissance des principes que M. Guizot défendant, après le 22 février, M. Thiers absent, M. Thiers, son ennemi ou au moins son rival. C'est qu'en attaquant M. Thiers, on attaquait les principes de M. Guizot. Il est des orateurs plus éloquents que M. Guizot, et surtout d'une improvisation plus facile, mais aucun dont la voix fasse une impression plus profonde. C'est que la parole l'occupe beaucoup moins que la pensée; il songe moins à briller qu'à convaincre; il n'attend rien de la séduction des formes, mais tout de l'ascendant du raisonnement, il tient moins à l'élégance qu'à la rigueur de sa formule. La pensée qui le possède revient à chaque pas de l'argumentation, inflexible, incessante, sous toutes les formes, souvent avec les mêmes mots; il faut qu'elle aille remuer l'âme des auditeurs pour s'y loger tout entière: voilà le secret de l'émotion qu'il excite toutes les fois qu'il monte à la tribune.

